

Ainsi qu'il nous a été rappelé au lendemain du jour de la naissance de Jacqueline Pascal, celle-ci donc écrivait à Arnauld, comme il s'agissait de signer contre les propositions augustiniennes condamnées dans Jansénius : « Je sais bien que ce n'est pas à des filles [i.e. à des religieuses] à défendre la vérité ; quoiqu'on peut dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité, et à souffrir plutôt toutes choses que de faire croire que nous la dénions. » Jacqueline rendit ce qu'elle devait et à sa qualité de fille et à la vérité. Elle signa comme Arnauld demandait : Arnauld à qui il revenait, comme prêtre, de défendre la vérité avec les évêques. Mais après ce coup : « Je parle, écrit-elle le 22 juin 1661, je parle dans l'excès d'une douleur à quoi je sens bien qu'il faudra que je succombe. » Elle s'était essayée, jeune, à la poésie galante de son temps, où les amants mouraient d'amour. On ne meurt guère d'amour qu'en poésie ; au lieu que Jacqueline mourut en effet de chagrin, pour l'amour de la vérité, le 4 octobre suivant, au jour de sa naissance.

*Amour et vérité se rencontrent*, dit le psaume ; cela n'est plus l'état naturel de l'homme. Cela n'est réservé que pour l'état de grâce et pour celui de gloire. L'amour naturel est l'amour propre, dans une aversion native pour la vérité. Mais, aux yeux de Pascal, son siècle a ceci de nouveau et de singulier que les ministres de la grâce commencent à flatter l'amour propre des chrétiens pour établir leur empire à eux sur l'Eglise contre le royaume de la vérité ; de sorte que les véritables amants de la vérité n'ont d'autre parti que de mourir, comme il parut en sa sœur Jacqueline : « Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. »

Cette observation si juste relève à nos yeux l'espérance animant Pascal dans l'entreprise dont les *Pensées* conservent les précieux vestiges ; y préside ce que Pascal appelle « l'art d'agréer », qui répugne à user des ressorts frelatés de l'amour propre : il veut « porter à chercher Dieu » et ranimer chez le lecteur l'amour de la vérité, en des pages plus que jamais vivantes, tant, sur les points qu'on a dits, notre siècle est hélas enfant du sien jusque dans l'Eglise même.